

*Ry BOISSAUX*



**Par Paul LANNERS**

1996



**La carrière littéraire de Ry Boissaux fut fortuite. Rien ne l'avait préparée à son métier de journaliste, ni à sa vocation d'écrivain, sinon une excellente éducation.**

**Ry Boissaux est restée de son vivant un être à part, solitaire, un écrivain à l'écart des milieux littéraires. Chez elle, son intérieur était un havre de paix et de goût. De là, elle devait rayonner paisiblement sur la vie culturelle de chez nous. Son apport réel à la littérature luxembourgeoise de langue française est reconnu de tous.**

**L'échec conjugal avait marqué profondément sa psychologie. Après son divorce, elle s'était retrouvée seule avec une fille à éduquer. De ce fait, elle a pu faire figure d'une femme que la vie a blessée et tourmentée. Mais elle a toujours cherché à maîtriser l'ampleur ses déceptions et de ses souffrances par le travail de création littéraire qui lui assurait l'oubli, et par la concentration de son affection sur son entourage immédiat, et même, ce qui est remarquable, sur tous les enfants, sur tous les êtres vivants. Ses consolations à elle s'avèrent celles de la nature qu'elle se plut à communiquer dans ses écrits, avec simplicité et « naïveté ». Mais son plaisir de conter intarissable, sa curiosité de tout piquée au vif, elle les a doublés constamment du souci d'autrui et souvent d'une préoccupation pédagogique.**

**Ry Boissaux se caractérisait elle-même comme femme libérale. Elle n'avait pas d'œillères face à une Eglise**

**éloignée des drames humains. Elle ne s’embarrassait pas de doctrine. Pourtant par le biais de la nature elle n’était ni étrangère au sacré ni fermée au miracle. Certes elle croyait avant tout à la toute-puissance de l’amour maternel, à la pureté de l’enfance enfouie quelque part dans l’âme. Aussi préférait-elle la société des enfants à celle des adultes. À ses bêtes, elle avait su donner, un peu comme la grande Colette, une présence humaine, elle les aimait jusqu’à les défendre publiquement. La poésie et la générosité transformaient ainsi sa vie, la sienne et celle de ses créatures. La tendresse de la beauté la faisait vivre jusqu’au bout.**

Le présent *DOSSIER L* est dédié  
à la mémoire de  
*Rosemarie Kieffer*

## *Biographie*

Descendante du peintre anversois Pierre Paul Rubens, Ry (Rosalie) Boissaux est née le 15 août 1900 à Luxembourg, de parents luxembourgeois. Son père Antoine Boissaux fut le premier à naître sur le sol luxembourgeois, issu qu'il était du côté paternel d'une famille belge. Ry Boissaux fut marquée par son ascendance francophone. Elle était fortement attachée à son père.

Quand elle a deux ans, la famille s'établit à Dudelange, dans le bassin minier, où son père a obtenu un poste à l'ARBED.

Après l'école primaire, elle fréquente jusqu'en 1918 le pensionnat de la Doctrine Chrétienne où des religieuses françaises lui dispensent un enseignement de qualité de la langue française. Plus tard, à l'auteur, la question de la langue ne se posera pas. La langue française lui est innée, c'est avec elle qu'elle se sent le plus d'affinités. Mais Ry Boissaux manie avec un égal bonheur le français, l'allemand et le luxembourgeois.

Dès 1919, Ry Boissaux habite la capitale, jusqu'à sa mort le 19 février 1986.

Mariée, divorcée après trois ans, mère d'une fille unique, elle débute dans le journalisme dans les années 30. Dans la *Luxemburger Zeitung* notamment, elle crée une rubrique consacrée à la mode sous le pseudonyme Furette. Elle est secrétaire du Touring-Club et de l'Alliance Française avant la guerre et, après celle-ci, pendant cinq ans, secrétaire des Amitiés Françaises.

C'est à l'instigation de Nic Ries, fondateur des *Cahiers Luxembourgeois*, que Ry Boissaux publie en 1939 son premier recueil de contes intitulé *Blessures*. Elle y révèle ses sujets de prédilection qui le

resteront dans toute son œuvre : la psychologie féminine, les contes d'enfants et d'animaux. Plus tard viendront s'y ajouter le folklore et l'histoire locale.

Au lendemain de la guerre paraît le « délicieux » livre pour enfants *Madame Molitor et Cie*, écrit par Ry Boissaux pendant l'occupation nazie à l'intention de sa fille, sans souci de publication immédiate. Il s'y manifeste une préoccupation qui ira croissant au fil des années : la protection des animaux. Ainsi la sensibilité de Ry Boissaux la conduit à défendre des animaux menacés d'extermination, entre autres le crocodile dans la *Crocodiliade* de 1973.

En 1949, Ry Boissaux publie en langue allemande les histoires d'une vieille tête de poupée décapitée.

Son chef-d'œuvre est indéniablement son *Niki-Chat* paru en 1957 aux éditions de la SELF. Remarquables sont aussi ses livres en luxembourgeois, en vers ou en prose, tels que *De Vullenzirk am Wantergaart* de 1954 et *Mäin Diddelénger Geschichtebuch* de 1979, par lequel l'écrivain fait revivre le Dudelage de son enfance.

À partir de 1961, elle collabore aux émissions radiophoniques en luxembourgeois de Radio-Luxembourg, émissions destinées aux enfants et auxquelles se réfère le titre de son ouvrage *Kannerstonn*, de 1981.

En 1979, ses forces physiques déclinantes ne lui permettant plus de demeurer dans sa maison, Ry Boissaux entre comme pensionnaire à la Fondation Pescatore de Luxembourg. Après une période d'aridité littéraire, elle y continue son œuvre et réunit sous le titre *Lettres de mon refuge* des textes restés pour la plupart inédits.

L'Institut Grand-Ducal reconnaît les mérites de notre femme de lettres par la publication, en 1983, de *Mosaïque de contes, récits et rêves*.

## ***Bibliographie***

Œuvres de langue française :

- ***Blessures***, Luxembourg, 1939.
- ***Madame Molitor et Cie***, Luxembourg, 1945.
- ***Niki-Chat***, Luxembourg, SELF, 1957.
- ***Contes d'enfants et d'animaux***, Luxembourg, SELF, 1961.
- ***Crocodiliade***, Luxembourg, SELF, 1973.
- ***Mosaïque***, Luxembourg, Institut Grand-Ducal, Section des Arts et des Lettres, 1983.

Œuvres de langue luxembourgeoise :

- ***De Vullenzirk am Wantergaart***, Luxembourg, 1954.
- ***Verziel mer eng Geschicht***, Luxembourg, 1971.
- ***Mäin Diddelénger Geschichtebuch 1903-1918***, Esch-sur-Alzette, 1979.
- ***Kannerstonn***, Luxembourg, 1981.

Œuvres de langue allemande :

- ***Köpfchen. Die Geschichten des abgebrochenen Puppenkopfes und andere Erzählungen***, Luxembourg, 1949.
- ***Leise Lieder***, Luxembourg, chez l'auteur, 1976 (hors commerce).

Collaborations :

Ry Boissaux a collaboré à plusieurs revues dont *Les Cahiers Luxembourgeois*, *Les Pages de la SELF*, *Les nouvelles pages de la SELF*, *Nos Cahiers...*

Ouvrages et articles à consulter :

- *Anthologie des écrivains luxembourgeois de langue française. Notices bio-bibliographiques et extraits de leurs œuvres*, dans *Les Cahiers Luxembourgeois*, n° 3 et n° 4, 1937 (Ry Boissaux, pp. 327-332).
- DELCOURT, V., *Luxemburgische Literaturgeschichte. Autoren deutscher, französischer, luxemburgischer Sprache*, avec extraits, Luxembourg, Saint-Paul, 1992 (Ry Boissaux, pp. 142-146).
- *Hommage à Ry Boissaux*, dans *Les nouvelles pages de la SELF*, n°9, 1981, pp. 19-23 (Discours de Rosemarie KIEFFER, Paul LANNERS, Jean-Pierre KRAEMER et Anne BERGER au Centre Culturel Français de Luxembourg le 14 octobre 1980).
- KIEFFER, R., *Hommage à Ry Boissaux*, dans le *tageblatt* du 8 mars 1986, p. 5.
- LANNERS, P., *La littérature pour les jeunes. L'univers de Ry Boissaux*, dans *Littérature luxembourgeoise de langue française* (ouvrage collectif publié sous la direction de Rosemarie KIEFFER), avec extraits, Sherbrooke, Naaman, 1980, pp. 101-109.
- LANNERS, P., *Les 80 ans de Ry Boissaux. Un écrit inédit : Grenouille Cœur-Rouge*, avec extrait, dans le *Luxemburger Wort* du 14 août 1980, p. 4.
- LANNERS, P., *Hommage posthume. Bonjour, Bonsoir, Ry Boissaux*, dans *Die Warte-Perspectives, Luxemburger Wort*, n° 15/1423, 1986.
- WEIRICH, F., *Zeitgenössische Luxemburger Autoren 1*, avec bibliographies et extraits, Luxembourg, Paul Bruck, 1983 (Ry Boissaux, pp. 11-22).



## ***Texte et analyse***

### ***Réfléchissements***

*Sur un mur, Niki-Chat fasciné par quelque vision mystérieuse, se tenait immobile depuis plus d'une demi-heure. À mon approche, son regard sembla s'en arracher à contrecœur pour se tourner lentement vers moi.*

*— Si tu me laisses tranquille, me dirent les yeux du chat, je te montrerai toute la beauté du monde...*

*Sans prononcer une parole, sans faire le moindre geste, je me glissai à côté du chat. Son regard contemplateur immédiatement prit le mien et le conduisit de l'autre côté de la rue, le mena sans détour à une fenêtre du rez-de-chaussée de la maison vis-à-vis de la nôtre, et l'y déposa, ravi.*

*— Tu la vois, me dirent les yeux jouisseurs du chat, tu la vois, la beauté du monde ?*

*Oui, je la vis, cette beauté, je l'admirai sur la vitre miroitante d'une fenêtre. Cette fenêtre était close ; le store de tulle, baissé à l'intérieur, formait la toile de fond d'une féerie en couleurs qui, projetée sur l'écran miroitant, était composée de ciel bleu et d'une poignée de roses rouges.*

*Ces roses rouges fleurissaient la grille du jardin, à quelques pas de la fenêtre enchantée ; écarlates, elles flamboyaient dans leur feuillage.*

*Et le ciel bleu, du bleu le plus émouvant, le plus pur, et les roses rouges et leur verdure, tout se réfléchissait sur la vitre où pour comble de fascination, les fleurs ondoyaient légèrement. Sur cet écran, les couleurs du premier plan gardaient leur fraîcheur, leur éclat, de même que les*

*lignes gardaient leur netteté, les formes leur grâce et leur naturel. Quant au second plan formé par les nuages réfléchis, sa perspective s'était approfondie et le ciel se présentait comme une eau mouvante, limpide, dans laquelle tremblaient sur de longues tiges, des fleurs aquatiques à corolles phosphorescentes...*

(*Niki-Chat*, p. 88)

La page choisie est extraite de *Niki-Chat*, recueil composé de 52 récits inspirés par l'amour d'un seul et même chat. Sa vie, depuis la naissance jusqu'à la mort, ses aventures, sont ainsi saisies dans une suite d'épisodes plus ou moins longs. Au fil des pages, Niki aux yeux sorciers tient sous son charme les trois femmes, dont Ry Boissaux, qui l'ont adopté et qui ont trouvé en lui *non seulement une distraction, mais une véritable compagnie, une source continue de joie et d'affection*, disent les **Préliminaires**. Dans cette œuvre à laquelle elle restera de son vivant très attachée, Ry Boissaux dévoile, en même temps qu'un fragment de sa vie, son talent de peintre des bêtes et sa sensibilité aux êtres et à la nature.

Le titre de cet épisode pose problème, le terme «réfléchissement(s)» ne figurant ni au Grand Robert ni au Trésor de la langue française. Il renvoie explicitement, dans le récit, à *tout se réfléchissait sur la vitre et les nuages réfléchis*. Ry Boissaux l'utilise-t-elle par analogie, ou en référence à *reflet, réflexion, miroitement, ondolement, métamorphose... ?* Cette déduction semble permise, voire corroborée, du fait que se retrouvent, dans le corps du texte, des mots appartenant à la même famille tels que *sur la vitre miroitante, sur l'écran miroitant* et encore *les fleurs ondoyaient légèrement*.

Cela dit, j'ignore si dans le titre de **Réfléchissements**, il faut voir le signe d'une certaine prédilection non seulement de Ry Boissaux mais encore de la vieille garde des auteurs luxembourgeois de langue française, qui à la recherche du vocabulaire rare n'hésitaient pas à créer des mots,

des expressions nouveaux. Un fait est certain : notre femme de lettres aimait à jouer avec le langage. Au-delà du phénomène décrit, lié à la perception, à une sensation, un *plan* supérieur est visé par l'écrivain : l'insolite engendré par la transformation de la réalité et du vécu. Ry Boissaux s'élève à un autre niveau, s'échappe de la banalité par la magie de la poésie et par le don du regard intérieur : *on ne voit bien qu'avec le cœur (Le Petit Prince)*.

Dans *Réfléchissements*, le lecteur assiste à un dialogue assez étrange, silencieux, unidirectionnel, entre son chat et Ry Boissaux. Ce n'est pas dans la bouche mais dans l'œil de ce dernier qu'elle glisse les paroles de son message. La femme s'efface devant la bête qui, elle, semble sentir comme les humains et lui parler. Histoire anthropomorphe de la veine de Colette où n'existe pas de réel dialogue, celui-ci n'étant que l'effet d'une projection ou d'une complicité, comme le souligne le parallélisme des propositions incisives : *me dirent les yeux du chat* et *me dirent les yeux jouisseurs du chat*. Niki se déclare prêt, sous condition, à *montrer* à sa maîtresse *toute la beauté du monde* non pour la tenter... mais pour la combler vraiment. Les échanges des regards trahissent la symbiose entre la femme et la bête. Par son intuition, Ry Boissaux se trouve immédiatement de plain-pied avec l'univers naturel de l'animal. Elle entre dans le jeu du chat, elle se laisse faire, guider par lui, qui l'appelle à partager sa fascination, son ravissement, sa jouissance.

Ainsi le chat joue le rôle d'un initiateur, lui sait vraiment, lui sent le fond des choses. L'auteur révèle ici la conception dichotomique qu'elle a de la réalité : tout comme chez Platon, la face cachée des choses se distingue du visible. Et l'homme ou la femme auraient besoin de l'animal, en l'occurrence d'un félin, pour accéder au monde invisible. Paradoxe, puisqu'au bout du compte, la nature ou le naturel aboutissent à l'artifice. La face secrète des choses se révèle sur l'écran formé par la fenêtre close et le store de tulle baissé. Voilà le cadre – l'on pourrait dire la page blanche – sur lequel Ry Boissaux projette son univers. Là s'inscrivent la vérité, le secret des choses. C'est un cinéma intérieur, comme l'indique l'expression *sur l'écran*, un écran qui fonctionne a contrario du mur, dans

le mythe platonicien de la Caverne, où se portent comme des ombres chinoises les pâles reflets du monde sensible. Chez Ry Boissaux, au contraire, la réalité est magnifiée et sublimée.

C'est parce que Ry Boissaux épouse la *vision mystérieuse* du chat que s'opère le sortilège dont l'auteur seul a les secrets. Dans le miroir de la vitre, la pureté du ciel bleu se transforme en une eau limpide, et les roses flamboyantes de la grille en des fleurs aquatiques à corolles phosphorescentes. C'est l'ondoiement qui ajoute à la féerie de la métamorphose : (...) *sur la vitre où pour comble de fascination, les fleurs ondoyaient légèrement*. Manifeste est l'opposition entre les *premier plan* et *second plan* : celui-là apparaît statique, immobile, net, solide, tandis que celui-ci se caractérise par le mouvement, synonyme de nuages, d'eau et de frissonnement. S'y ajoute tout un jeu de couleurs, couleurs considérées non sous l'aspect de l'impression visuelle qu'elles produisent, de leur propriété picturale ou de leur caractère pittoresque, mais plutôt pour leur valeur symbolique. De l'association de références banales, *ciel* et *roses*, et des couleurs primaires, pures donc, du *bleu* et du *rouge*, émerge la beauté, une beauté supérieure et immatérielle. Ry Boissaux fournit ainsi sa leçon d'alchimie de la réalité. Réalité faite de simplicité dont le chat sorcier se fait l'interprète. Ce qui est admirable dans cette page, c'est que tout apparemment conserve son naturel. Les images s'y correspondent parfaitement et le ton y est toujours juste. Tout naturellement, Ry Boissaux découvre et chante la beauté de la vie quotidienne. La poésie se tapit sous l'ordinaire et, pour être communiquée par le poète, ne s'embarrasse pas d'hermétisme. Voilà un art de bien vivre plus qu'une théorie esthétique !

La perception de la beauté n'est pas immédiate. Elle présuppose une attitude d'ouverture et d'accueil. Elle requiert une médiation. La beauté ne s'acquiert pas dans un acte d'abstraction hors de la réalité. Elle ne s'offre pas non plus au sein d'une contrefaçon de la nature. Mais elle surgit pour le moins du perfectionnement de celle-ci, dans l'immédiat. Lui est sensible le *regard contemplateur* d'un cœur aimant.



## **Choix de textes**

### **Séduction de la voilette**

*La vie est plus belle quand on la regarde à travers la grille arachnéenne de la voilette de son nouveau chapeau. À me l'entendre dire, ne criez pas à la coquette ! Dites simplement que je suis femme !*

*Et avouez qu'il est impossible de nier l'influence de dix centimètres de « tulle illusion » (le bien-nommé !) sur le moral et l'allure d'une femme.*

*Dès que nous mettons une voilette nous nous croyons à l'abri. De quoi C'est difficile à dire... car c'est plutôt en nous-mêmes que gît cette chose dont, parfois, nous avons peur et dont nous ne voulons jamais parler...*

*Elle est subtile, cette chose. Elle est faite de sentiments inavoués en plein jour et refoulés tout au fond du subconscient, où ils n'ont qu'à dormir, sans se réveiller au moindre souffle du printemps ni à la première caresse du soleil ou d'un regard aimé, ni à la parole la plus insignifiante dite avec tendresse, comme il lui est interdit de jaillir d'un seul bond dans les yeux, à les emplir et à y luire, en empruntant l'aspect impudique du bonheur.*

*Parce que nous sommes femmes, nous n'arrivons pas toujours à maîtriser ces choses et nous voudrions nous en garantir. Et voilà une des raisons pour lesquelles nous aimons le doux refuge de la voilette baissée sur nos yeux, car nous croyons que ce voile, si léger soit-il, saura tamiser l'éclat d'éventuels et inattendus effluves de bonheur et les empêcher d'être indiscrets.*

*Car le bonheur qui se pavane en pleine rue, ne serait-ce que dans les yeux d'une femme, manque de discrétion. Il ne devrait circuler que dans*

*la mi-obscurité de la nuit tombante ou dans celle d'un bois silencieux, de même qu'un regard heureux devrait se cacher sous une voilette.*

*Vous souriez ? Mais n'est-il donc pas provocant, l'air heureux de ce couple qui, la journée finie, rentre chez lui bras-dessus bras-dessous et ne se parlant pas ? Qui donne envie au passant de prendre le bras de celle qui marche à côté de lui pour rentrer avec elle, silencieux et les yeux vagues, comme ce couple qui vient de croiser son chemin ?...*

*Mais ne sommes-nous pas dupes de la discrétion de notre voilette et ne nous trompons-nous pas lorsque nous croyons qu'elle nous garantit de toutes ces choses... ? Nous n'avons que l'impression d'être protégées par elle. De sentir un voile se poser sur notre front, sur nos yeux, de le sentir frôler notre bouche, nous exagérons l'importance de son tissage, nous le croyons un rideau opaque, dont l'ombre serait notre complice.*

*Et, dupes, nous permettons à nos yeux de briller, ouvertement, en pleine rue, en pleine clarté.*

*Voilà pourquoi les hommes aiment tant nos voilettes.*

*(Les fantaisies de Furette, dans Blessures, pp. 136-138)*

### ***Vouloir, c'est pouvoir***

*Un joli matin de printemps, les oisillons d'un des nouveaux quartiers de la ville de Luxembourg lisaient dans leur bulletin : « L'Entr'aide ailé » :*

*À louer élégant nichoir placé au mur d'une terrasse, côté soleil, accès direct sur la vigne de droite et le cerisier de gauche, sis au centre touristique du Mont Saint-Lambert. Vu l'étroitesse de la porte d'entrée, à recommander uniquement aux oiseaux de fine taille. Les autres sont priés de s'abstenir. La construction étudiée rend impossible toute attaque féline.*

*Inutile de dire que cette insertion mit en émoi les oisillons à un kilomètre à la ronde. Et la ruée vers le nichoir de rêve commença. Car tout comme chez les humains, les plus gros et gras se croyaient minces. Nul ne s'avouait trop gros... Et les habitations sérieuses étaient plutôt rares, malgré l'hospitalité du quartier.*

*Mais presque tous les amateurs appartenaient à la race fertile, indestructible, vorace, querelleuse et rusée qu'est celle des moineaux, et comme la voracité n'entraîne pas la finesse physique, ils en furent pour leurs frais de voyage.*

*La chance favorisa un couple de mésanges tout fraîchement uni.*

*Sous l'œil insolent et jaloux des moineaux, le jeune ménage s'installa dans son nouveau home. Petite Madame (la gent féminine, qu'elle soit ailée ou non, est toujours pareille !) donc Petite Madame, pour mieux savourer la jalousie des sans-logis, s'accouda à la fenêtre, feignant de regarder les prouesses de son mari qui, fou de joie, faisait la culbute sur un fil de fer destiné à subir, plus tard, les enlacements d'une vigne.*

*Le bonheur de mésangette était complet. Elle avait un beau petit mari, une villa de riches, un jardin de curé et, ô suprême bonheur !... elle était enviée... Ah ! petite femelle, ce que tu es pareille à tes grandes sœurs humaines...*

*Les jours coulaient heureux dans le nichoir des petites mésanges. Bientôt Madame pondit des œufs. Le petit mari gentil s'asseyait dessus tandis qu'elle prenait des bains de soleil et des leçons de culture physique pour se remettre des fatigues de la pondaison. Et lorsque le temps de la couvaison fut passé, de petites mésanges sortirent des œufs.*

*Tant de bonheur, n'est-ce pas ? rend insouciant pour tout ce qui se passe dans le monde. Ni papa ni maman mésange n'avaient donc remarqué le moineau qui, jour par jour, montait la garde sur une branche du cerisier voisin.*



*Ce moineau couvait de traîtres projets. Il avait des visées annexionnistes sur le nichoir. « Vouloir c'est pouvoir » était la devise qui lui dictait les exercices d'assouplissement, une heure le matin et une heure le soir. Deux fois par jour il volait au parc afin de se baigner dans l'eau froide de la source à l'ombre du vieux charme.*

*« Vouloir c'est pouvoir » lui avait dit le noir Abdulla qui, il y a quelques ans, devant un établissement de la Schobermess, rentrait et sortait son abdomen, le temps d'une respiration... Les bains de soleil, les exercices d'assouplissement, l'imitation et le souvenir du forain Abdulla eurent tôt fait de mettre en forme notre moineau. D'ailleurs il n'était pas pressé, il lui suffisait d'être prêt quand les cerises seraient mûres.*

*À la Pentecôte, Papa Mésange emmena sa femme et sa progéniture en week-end dans le grand jardin du couvent des sœurs Carmélites.*

*Quoique les cerises ne fussent pas encore mûres, le moment d'agir était venu.*

*Les yeux méchants, le ventre vide, Abdulla l'ailé s'approcha de la canja convoitée. Installé sur la vigne d'en face, il tira son plan. Ce qui l'ennuyait, c'était cette entrée sans escaliers, sans la moindre barre...*

*Il respira profondément, obliqua la tête, ferma à moitié l'œil droit, rentra le ventre et hoplà ! s'élança à l'assaut... et prit, tout simplement, ce qui était aux autres.*

*Le lendemain, quand la famille Mésange rentra, ou plutôt voulut rentrer, une tête de moineau bouchait l'entrée de la maison. Toutes les mésanges appelèrent au secours, mais ce ne furent que des moineaux qui répondirent à l'appel.*

*Alors la famille expropriée prit la fuite pour une destination inconnue.*

*Et tous les moineaux de la région, émerveillés par le courage d'un des leurs, se rassemblèrent sur les branches du cerisier d'en face, et levant l'aile droite dans un geste frénétique, proclamèrent chef le moineau usurpateur en lui jurant obéissance et soumission.*

**(Blessures, pp. 67-71)**

### ***Les poules curieuses***

*Dans une ruelle en pente et au pavé raboteux, serrée entre une rangée de maisonnettes et une file de jardins potagers qui, surélevés, la dominaient d'un côté, Michèle, moi-même et Teddy-Chien, nous rencontrâmes un groupe de poules extraordinaires.*

*À une exception près, tous les jardinets étaient entourés d'une haie opaque, bien tondue. Le lot de terre qui y faisait diversion, n'était clôturé que par un léger treillis en fil de fer. Il servait de basse-cour et nous nous trouvâmes brusquement nez à bec avec dix poules qui, alignées derrière la cloison, nous observaient attentivement.*

*À vrai dire, ce fut Teddy que ces poules curieuses considéraient, qu'elles admiraient. Jamais aussi beau chien que lui n'avait dû passer dans cette venelle perdue, car il fit sensation auprès des recluses du poulailler qui, visiblement, ne voulaient pas manquer son passage et l'attendaient, l'œil au guet. Sur leur poste d'observation, ces bêtes étaient pareilles, d'aspect et d'attitude, à des dames âgées qui du haut de leur balcon premier rang, guetteraient au théâtre le lever du rideau, au point que nous nous attendions à les voir sortir un face-à-main de quelque poche dissimulée sous une aile.*

*Fascinées, Michèle et moi, nous nous arrê tâmes pour contempler ces poules amusantes.*

*La mue d'automne dénudait leur long cou. Les têtes en prenaient plus d'importance et les crêtes, rouges et grasses, simulaient un velours*

*opulent, bien cranté. Dans les orbites déplumées, les yeux se trouvaient agrandis, leur regard intensifié. Quant aux becs, ils ressemblaient à des nez aquilins, assez distingués. Un boa, vaporeux et lustré, avantageait le buste.*

*Au passage de Teddy et aussi longtemps qu'elles pouvaient le voir, les poules le couvaient du regard, elles penchaient la tête, tendaient le cou, tandis qu'en leur langage caquetant qui se prête si bien aux petits mots autoritaires et aux médisances, elles se communiquaient leurs impressions, n'oubliant jamais d'en ponctuer chacune d'un signe de tête, sec et bref, et d'un rengorgement sonore à droite et à gauche. Malgré ces caquetages, les poules se révélaient disciplinées et s'entouraient d'un certain air de dignité, car à aucun moment aucune d'elles ne rompit la stricte ordonnance de leur alignement et ne bougea ni des ailes ni des pattes.*

*Et Teddy? Eh bien, Teddy ne semblait pas partager le plaisir que nous prenions à regarder les poules curieuses. Il en avait probablement très peur, car il ne s'arrêta pas un seul instant.*

*Sous les feux de leurs yeux, sous les éclairs des becs pointus et la pluie des traits d'esprit qui en jaillissaient, Teddy passa silencieux, affectant un désintéressement complet, et si son museau restait levé, feignant de crâner, ses regards étaient baissés, tout en louchant, inquiets, vers le troublant phénomène poule.*

**(Contes d'enfants et d'animaux, pp. 91-92)**

### **Le visiteur**

*Au crépuscule du soir, j'aime m'allonger sur mon lit de repos. J'y prends la pose des gisantes sur la pierre de leur monument funéraire, parce que c'est celle qui se prête le mieux au délassement rêveur.*

*Il en est ainsi ce soir.*

*Les yeux grands ouverts sur le rêve, je vois s'ouvrir lentement, silencieusement, la porte de ma chambre, et je vois entrer doucement, une ombre du passé à laquelle j'avais pensé avec nostalgie au cours de la journée. Elle a été de celles qui m'ont précédée depuis longtemps dans l'au-delà.*

*La chambre et son décor, la porte qui s'ouvre sur mes visions d'ombre, ne sont pas toujours les mêmes, ne sont pas toujours ceux du temps de la vie des visiteurs qui s'y glissent dans la dernière clarté du jour.*

*Il n'y a que moi qui attends, qui s'y retrouve toujours pareille à la fin du jour, toujours ancienne, les yeux grands ouverts sur le rêve.*

*Le visiteur de ce soir, l'ai-je reconnu à son ombre ? Oui. Car si moi j'ai avancé énormément en âge, l'ombre était restée celle de l'être d'autrefois. Les ombres ne changent pas du moment qu'elles ne sont plus rien d'autre et que nous les aimons telles.*

*Et le regard d'ombre de mon visiteur au crépuscule de ce soir, avait gardé la force de ses yeux d'autrefois. Il me fixe longuement, ardemment. Immobile.*

*J'avais les yeux grands ouverts sur l'irréel, et les yeux de l'ombre au regard intense, réussirent à me faire sentir belle et désirable comme en un temps passé depuis longtemps.*

*Ils rajeunirent mon âme. Mon être entier s'était perdu dans la plénitude du rêve.*

*Je tendis mes mains vers les mains d'ombre. Mais en vain.*

*Je ne rencontrai que le vide, noir dans la chambre à présent totalement obscure.*

*Doucement, lentement comme il était venu, mon fantôme disparut par la porte qui s'ouvrit et se referma silencieusement.*

*Je demeurai désespérée sur mon lit de repos. L'irréel m'avait visitée et quittée, mais ma profonde et bien réelle nostalgie du passé avait éveillé mes sens et me tenait réveillée...*

*(Les nouvelles pages de la SELF, n° 12/13, s.d., p. 24)*

### ***Jeux du vent et des nuages*** (extrait)

*Certain soir d'orage passé, les nuages et le vent montèrent une composition pour moi hallucinante par les problèmes qu'elle me suggéra, l'émotion qu'elle me causa...*

*La formation des nuages cette fois fut gris-sombre et se présenta sur un pan de ciel encore lumineux. Elle vint se poser horizontalement dans l'embrasement de ma porte-fenêtre grande ouverte, et la remplit en entier.*

*L'apparition consistait en un tronc d'arbre couché sur une mince plate-forme du nuage brun.*

*L'écorce de l'arbre était très rugueuse. Chose curieuse, le tronc avait une tête humaine grossièrement taillée à la hache, la bouche très large baillait sur le vide. Et le tronc avait des jambes, de courtes mais fortes jambes qui se terminaient en pointe dont des racines claires et lisses pendaient, flottant dans l'étendue comme des rubans.*

*Le contour de ces bandelettes, ainsi que celui des lourdes jambes rugueuses, semblait brûler, parce que le reflet du soleil couchant les tenait embrasées d'un étroit liseré rouge-feu du plus bel effet mais inquiétant.*

*Comme une coulisse de théâtre, l'arbre était venu de côté, en glissant au ralenti. S'étant arrêté devant ma chambre, il y demeura pendant*

*quelques instants. Les lisérés de feu de ses parties inférieures étincelaient et semblaient prêts à se muer en buisson ardent...*

*Mais il n'en fut rien. Lentement, glissant de nouveau comme un accessoire de scène, l'apparition se retira de l'autre côté. Disparut de mon champ de visibilité, de mon regard agrandi d'étonnement et de fièvre.*

*Dans ma solitude, l'apparition prit la valeur d'un présage, d'un message...*

*Pour le meilleur ou pour le pire ?*

*Hallucinée, ma première impression fut de croire au pire. Mais ce qu'on appelle communément « le pire » n'avait pour moi pas cette valeur-là en cette nuit solitaire et de souffrance, mais représentait une promesse d'évasion, de délivrance de mon état dépressif...*

*Cette évasion, cette délivrance, mon esprit l'imaginait comme suit :*

*Dans l'apparition venue à moi sur les nuages, je vis le symbole d'un refuge, d'une espèce de cabine-refuge en forme d'arbre qui, à en juger par son apparente légèreté, semblait vidé de sa substance et prêt à m'accueillir.*

*Mais où irait-il se consumer, le tronc fantôme aux racines bordées de feu ?*

*La vision me hanta et je guettai son retour. L'arbre accueillant, mon tronc-nuage, mon complice liseré de feu, un soir m'emporterait doucement vers quelque lieu secret d'incinération haut dans les airs.*

*Et nos cendres, celles du vieux tronc et les miennes se mêleraient pour se répandre dans l'espace en une fine pluie chaude, semée d'étincelles d'amour lentes à mourir...*

*Ai-je emporté dans mon sommeil la vision du tronc sauveur ? Je ne le sais.*

*Mais ce dont je me rappelai au réveil, ce furent les jambes et la tête du tronc fantôme...*

*Sa tête ? Ses jambes ? Immédiatement il me souvint que dans mes contes il m'arrive de gratifier mes arbres d'une tête à penser et de jambes à se déplacer. De me rappeler ces récits de fantaisie et ma joie créative, me fit grand bien.*

*Or donc, celui de la nuit était venu à moi. Son spectre m'avait rejoint de son au-delà. De son paradis où sont recueillis les arbres martyrs sacrifiés à une cause humainement motivée, mais à un moment où ils étaient encore en pleine sève, en parfaite beauté...*

*Et j'eus tôt fait de reconnaître, d'identifier le visiteur de la nuit.*

*Oui, c'était l'altier cerisier, roi de mon jardin, que j'avais fait abattre, il y a des années, sans qu'il ait été malade et malgré l'attachement que je lui portais.*

*Mais voilà ! Au cours de plus d'un demi-siècle d'existence, il avait pris une telle importance, une ampleur et une hauteur telles qu'il obscurcissait complètement l'étroit jardin voisin, dans lequel un petit garçon, par la faute de l'arbre immense, manquait de soleil et fut obligé de ne jouer qu'à l'ombre, étant encore trop jeune pour quitter sa courette et s'en aller à la recherche d'une aire de jeu bien exposée au soleil.*

*Pour cette raison, j'avais fait enlever mon fier cerisier. J'avais choisi entre le bien-être d'un jeune enfant et la présence, la possession de mon arbre superbe et plein de vitalité...*

*Son abattage a dû me traumatiser quelque peu. Sinon, y penserais-je encore aujourd'hui avec une telle émotion, une telle intensité ?*

*C'était, à vrai dire, mon arbre familial.*

*Dans le monde mythologique d'un vieil animisme nordique, la vie et le sort des rares habitants des régions boisées, étaient liés à un arbre. Cet arbre était leur arbre familial, qui reçut l'âme du propriétaire à la mort de celui-ci.*

*L'âme s'y étant transférée, l'arbre, selon la croyance religieuse, restait vigoureux tant qu'elle y demeurait. Le quittait-elle, il dépérissait en se desséchant et en perdant ses feuilles jusqu'à ce que finalement, il mourût...*

*J'ai toujours aimé les arbres et les vieilles légendes qui s'y rattachent, et de me rappeler cette croyance, cette partie du culte primitif, grand et émouvant, des arbres, me guérit de mon hallucination première. Et ce qui plus est, le souvenir de mon cerisier, de mon arbre fruitier que j'avais volontairement et de grand cœur, sacrifié à la santé d'un enfant, me fit revivre en esprit la vie de cet arbre que les oiseaux chanteurs recherchaient, il me remit en mémoire l'abondance de ses fruits doux et succulents, et sa beauté tout au long de l'année, soit au temps de sa floraison rose et parfumée, de sa richesse en gros fruits brillants comme d'énormes perles rouges. Soit qu'en automne il tendît vers le ciel ses branches dénudées en un geste d'ardente prière pour l'obtention d'une beauté nouvelle. Il fut toujours exaucé et son dieu protecteur lui envoya la plus belle des robes de neige, de glace ou de givre irisé.*

*Pour remercier la divinité familière, il se trouvait bientôt quelque merle intrépide qui, du haut de l'arbre nouvellement paré, chantait sa joie de vivre au premier rayon de soleil apparu. Cette chanson heureuse a dû rester gravée en ma mémoire. Subitement, elle s'y réveilla, y résonna et me rendit l'espoir en la vie...*

*Elle me prouva en outre qu'aussi longtemps qu'un être humain est sensible à la beauté et garde l'amour de la nature, il n'est pas perdu malgré douleurs et dépressions...*



*Mais si jamais cet état de grâce, hélas, pour moi, malade, finissait, à quoi alors pourrais-je avoir recours ?*

— *À la cabine-refuge qui par le jeu du vent et des nuages, m'avait été présentée en une nuit de détresse dans l'embrasure d'une porte-fenêtre de clinique, à un cinquième étage, tout près du ciel...*

*Et souhaiter que cette vision devienne réalité, oui, définitivement réalité.*

*Afin que mon destin s'accomplisse tel que je l'avais imaginé à la suite de l'apparition du tronc d'arbre-refuge aux racines liserées de feu, voguant dans les nuages vers un lieu secret d'incinération haut dans les airs...*

**(Mosaïque, pp. 60-64)**

### ***L'exorciste*** (inédit)

*Ce fut dans un couloir romantique datant du siècle passé, que j'ai vu la Dame à l'Eau bénite, faire sa ronde d'exorciste, dont elle avait fait vœu pour combattre les agissements de Satan, toujours présent à son esprit superstitieux, tant dans ses prières que dans ses conversations, tel qu'un redoutable épouvantail.*

*Drapée dans un grand châle en soie rouge, brodé de grandes fleurs multicolores, et à hautes franges rouges, plus beau encore que celui de la « Jeune femme au châle » peint par Kisling, la dame avançait lentement comme en extase, tenant dans une main un flacon d'eau bénite, de l'autre un brin de buis faisant goupillon, dont elle aspergeait les portes des deux côtés de sa voie de mystique.*

*Par son visage régulier d'une pâleur blafarde et son regard fixe, son air absent, elle m'apparut comme une statue de sainte qui se serait mise en marche après s'être évadée d'une des niches en pierre rose, noire et*

*blanche qui ornaient les lieux, et se serait mue en prêtresse moyenâgeuse, officiant ici dans la demie clarté des étages, pour conjurer les démons, les chasser des cœurs humains, selon elle « en danger » derrière les portes closes de leurs refuges non bénits.*

*L'idée fixe, la manie de cette inspirée solitaire sont dues au refus de plusieurs prêtres de venir bénir sa chambre, lors de son entrée dans la maison de retraite.*

*Pour se défaire de l'obsession d'une présence de mauvais esprits, selon elle tolérée par des représentants de l'Eglise dans cet îlot de paix céleste choisi par elle, en attendant son passage dans l'au-delà, la pensionnaire mystiquement inspirée, eut recours à sa propre initiative, son intervention personnelle, et, ainsi, maints soirs, s'adonnait à l'exorcisme par aspersion des lieux menacés.*

*Son brin de buis mouillé d'eau bénite, pour elle, fut la clé du salut de l'humanité...*

**(Lettres de mon refuge)**

## Synthèse

En 1939, Ry Boissaux publie son premier livre sous le vocable dramatique *Blessures*. Le premier conte a prêté son titre au recueil. Initialement le projet consistait à ne traiter dans ce livre que le thème de la douleur et de l'absence de bonheur. Après tant d'années, Ry Boissaux reste marquée par l'échec de son mariage. L'écriture a dans ce contexte une fonction de purification de l'âme. Pourtant, surprise par le temps, l'auteur ajoute aux scènes tragiques de la vie conjugale des contes gais peuplés d'enfants et d'animaux, et quelques *Fantaisies* de Furette sur les modes et les féminités, telles que *Séduction de la voilette*. Dans les petites histoires sans prétention, Ry Boissaux donne sa pleine mesure. Une perle est le petit conte *Vouloir, c'est pouvoir* : le drame d'une famille de mésanges expropriée par un moineau usurpateur. Une série de notations, tantôt réalistes, tantôt spirituelles, confère au récit un accent de terroir.

Pendant la guerre naissent la plupart des contes d'enfants et d'animaux que Ry Boissaux rédige à l'intention de sa fille. En ce temps, il était difficile de se procurer des livres. Dans *Madame Molitor et Cie* de 1945, l'écrivain nous introduit dans la *société des enfants* par le biais d'une petite fille nommée Maïa (Madame Molitor), épouse d'un dandy, l'ours Petzi, et mère de dix-sept petits dont l'éléphant Bonzo, le lièvre de peluche Hosy, Toto, Schnourri, etc. Les merveilleuses histoires racontées par Tante Rosalie (!) à Maïa et à sa cousine germaine Zette, sont insérées dans la trame du récit. Celui-ci constitue un condensé de tout ce qui, au cours d'une année, arrive dans l'existence de deux petites filles. Dans ce livre, l'imagination se joint à la sensibilité au réel pour ressusciter le royaume des enfants.

C'est incontestablement l'affection des enfants qui a inspiré cet écrit à Ry Boissaux, mais le souci grandissant des bêtes s'y manifeste déjà. *Madame Molitor et Cie* est l'occasion de fustiger la voracité humaine et

de dénoncer certaines pratiques frauduleuses dans la chasse au lièvre. Eprouvant des instincts et des sentiments humains, les lièvres organisent un grand meeting de protestation et font la grève de Pâques.

*Madame Molitor et Cie* est le seul livre de langue française de Ry Boissaux que l'on pourrait mettre entre les mains d'un enfant, et encore à condition que le français soit sa langue maternelle. C'est dire qu'en publiant au Luxembourg, Ry Boissaux comptait sur l'entremise des parents pour qu'ils mettent ses contes à la portée de leurs enfants. L'auteur s'attache à montrer les richesses de l'enfance et la spécificité de son univers tout en donnant une grave leçon : sans la disponibilité, il ne peut y avoir d'éducation, de bonheur, d'épanouissement pour l'enfant. À son estime, les parents ont charge d'âme : l'enfant a le droit de se développer dans un climat d'affection, d'être mis à l'abri de l'horreur et des exploitations de toute sorte. Cette sollicitude à l'égard des enfants se retrouvera dans les *Contes d'enfants* de 1961.

L'appréciation que j'ai donnée de *Madame Molitor et Cie* dans *L'univers de Ry Boissaux* demeure, à mes yeux, toujours juste : *Madame Molitor et Cie paraît aujourd'hui un tantinet désuet, non point ennuyeux, en certains endroits fortement même chargé d'émotion. Les intentions pédagogiques sont évidentes dans ce livre. Les principes d'éducation répressive qui s'y trouvent appliqués nous gênent. L'ouvrage reste intéressant pour qui veut saisir les mentalités d'un certain milieu bourgeois d'une époque révolue. Ry Boissaux laissera sous-entendre plus tard l'insatisfaction que cet écrit lui inspire. L'important est qu'encouragée elle prît goût à la publication* (p. 104).

Dans *Niki-Chat* de 1957, Ry Boissaux rejoint, au-delà des contingences, l'universel, le phénomène Chat, à la faveur d'une longue familiarité avec la bête, Niki et les autres de son espèce. Dans son ouvrage, notre femme de lettres parvient à mêler prose et poésie, et par la maîtrise de son art elle nous communique l'affection qu'elle porta à son chat pendant huit ans de vie commune.

Non seulement *Niki-Chat* mais tous les écrits de Ry Boissaux révèlent qu'elle pense en catégories de laid et de beau, de gentil et de méchant. Dans sa vie comme dans son œuvre, Ry Boissaux se voue au culte de la Beauté, au culte de l'amitié. Constamment elle se met en quête de l'harmonie et de l'équilibre dans un monde où les contraires seraient neutralisés, les contrariétés dépassées. La mélancolie, la tristesse parcourent en filigrane ses contes, comme l'expression d'une sensibilité toujours blessée, d'une espérance à jamais déçue. L'univers de Ry Boissaux se doit d'être peuplé d'enfants et d'animaux, car ce sont eux qui contribuent à nous rendre heureux, à l'instar des poupées et des bêtes de peluche qui, toutes proportions gardées, font la joie de l'enfant et tiennent un rôle quasi humain dans ses jeux fantastiques.

L'année même de sa parution, le regretté écrivain luxembourgeois de langue française Alphonse Arend avait présenté *Niki-Chat* dans sa rubrique hebdomadaire. Sa critique d'alors garde toute sa valeur : *Si j'avais à situer le livre récent de Ry Boissaux, je le rapprocherais de ceux que Colette a consacrés aux chats (...). Et (Ry Boissaux) nous communique (l'affection pour ce compagnon muet qu'est Niki-Chat) non seulement par sa ferveur à peine cachée, mais encore et surtout par un langage adéquat. Une langue heureusement débarrassée de toute fioriture inutile, une langue soigneusement préservée d'impropriétés, une langue solide et qui sonne juste (Die Warte-Perspectives, Luxemburger Wort, n° 42/421, 1957).*

Dans *Contes d'enfants et d'animaux* de 1961, Ry Boissaux continue dans cette voie. Les huit *Contes d'enfants* et les douze *Contes d'animaux* ne sont liés entre eux par d'autre lien que le souvenir de Ry Boissaux. Comme tout ce qu'elle écrit, ces histoires enfantines ou animales trouvent leur origine dans le vécu proche ou lointain de l'auteur. Dans *Contes d'animaux*, Ry Boissaux dénonce plus particulièrement les souffrances des animaux sous toutes leurs formes, la *cruauté inutile* dont ils sont si souvent victimes de la part des humains. Pour sa part, elle refuse d'imposer quoi que ce soit de désagréable aux bêtes dont elle s'entoure, chats, chiens, oiseaux, peu importe. Pour elle, les bêtes ne sont en aucun

cas des jouets. Même les ménageries de peluche ne le sont guère à ses yeux, en raison de leur connotation pédagogique. En effet, grâce à celles-ci, l'enfant est invité à parfaire son apprentissage : s'attacher aux bêtes vivantes et leur assurer protection jusqu'à la fin de sa vie. Le mérite de Ry Boissaux est de nous faire découvrir que nous avons beaucoup à apprendre de l'intimité avec les animaux.

*Les poules curieuses*, conte relativement court, renferme en lui toutes les caractéristiques du style de Ry Boissaux dans ce volume : l'amour des bêtes qui porte l'écrivain à les observer minutieusement, à les décrire dans la particularité de leur espèce ou de leurs comportements ; l'intention précise de pédagogie, parfois de critique par la transposition au domaine humain.

Avec la *Crocodiliade* de 1973, Ry Boissaux essuie un échec, tout comme avec l'inédit *Grenouille Cœur-Rouge*, écrit sur le modèle de la première. L'auteur n'est pas parvenue à se débarrasser des connaissances qu'elle avait acquises en vue de se documenter et d'entreprendre sa croisade de sauvegarde du crocodile ou des amphibiens menacés d'extermination. Tout compte fait, elle s'est aventurée sur un terrain qui ne lui sied guère. Au lieu de suivre son intention initiale et de créer des contes pour enfants, genre où elle excelle, elle s'est lancée dans des ouvrages qui ne répondent nullement aux exigences d'une recherche méthodique. Elle s'est laissé noyer dans une masse de citations, de références et de notions toutes mélangées à son texte.

Septuagénaire, Ry Boissaux doit apprendre à vieillir avec la maladie, avec une suite de misères. Certains textes font état de son tête-à-tête avec la souffrance et la mort, comme *Jeux du vent et des nuages*, publié d'abord dans *Les nouvelles pages de la SELF*, n° 8, 1980 et repris ensuite dans *Mosaïque* de 1983. Néanmoins, elle a su garder intacts son plaisir d'écrire, sa tendresse envers tout ce qui vit et remue, les bêtes, les oiseaux, les arbres, les feuilles, les fleurs, les nuages, l'eau..., et plus que jamais elle répète qu'elle est éprise de Beauté, fût-elle éphémère à la manière des saisons, comme en témoignent encore ses *Lettres de mon refuge*, pour la plupart inédites.

Elle se met à décrire des pensionnaires pittoresques, telles que *L'exorciste*, qui vivaient avec elle dans sa maison de retraite, la Fondation Pescatore, au cœur de la ville ; des animaux qui s'ébattaient sur la pelouse devant sa fenêtre ; des arbres exotiques et majestueux du parc. Aux choses banales, à des événements anodins, elle confère une densité poétique, voire fantastique. Il en est ainsi de ce cercle magique, non de feuilles mais d'oiseaux, dans *Le pommier à surprises* :

*Je vis d'abord que la parure de l'arbre avait bien la couleur la plus sombre de toute la palette des ombres nocturnes, mais je vis aussi, et d'emblée, qu'elle était vivante ! Tout à fait vivante ! Et qu'une multitude d'oiseaux au plumage noir la composait, couvrait de vie chaude l'arbre vétuste...*

*Fascinée par cette invasion d'oiseaux que j'avais pris pour des feuilles noires poussées en une nuit d'hiver sous une baguette magique de fée, je m'apprêtais à ouvrir ma fenêtre, quand d'un seul mouvement, je dirai d'un seul coup d'aile, toutes « les feuilles noires » tombèrent sous l'arbre, y restaient figées, y formaient un grand tapis plat, rond et de couleur noire.*

*J'ouvris la fenêtre et d'un grand envol commun, le tapis noir se souleva, quitta le sol, se fit tapis volant et partit dans les airs jusqu'à n'être plus que nuage sombre.*

(Inédit)

Tout reste matière à dialogue, à spectacle, à jeu, à sortilège. Avant de disparaître, Ry Boissaux célèbre toujours, dans un ton *presque mystique* (Rosemarie Kieffer), ses noces avec la nature.

Paul LANNERS